





3892.

Leitzkau

2882

Lehrbuch

HERODE
ET
MARIAMNE,
TRAGÉDIE.

Par M. DE VOLTAIRE.

*Æstuat ingens
Ino in corde pudor, mixtoque insania lætus,
Et furis agitatus amor, &c.*



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve DESBORDES.

M. DCC. XXV.



A AMSTERDAM
B. J. VAN DER BEEK
M. DCC. LXXV



P R E F A C E.



L seroit utile qu'on abolit la
coûtume que plusieurs person-
nes ont prises depuis quelques
années, de transcrire pendant les represen-
tations, les pieces de Theatre, bonnes ou
mauvaises, qui ont quelque apparence de
sucez. Cette précipitation répand dans le
Public des copies defectueuses des Pieces
nouvelles, & expose les Auteurs à voir leurs
Ouvrages imprimez sans leur consente-
ment, & avant qu'ils y ayent mis la der-
niere main. Voilà le cas où je me trouve.
Il vient de paroître coup sur coup trois
mauvaises Editions de ma Tragédie de
MARIAMNE, l'une à Amsterdam
chez Changuion, & les deux autres sans
nom d'Imprimeur. Toutes trois sont plei-
nes de tant de fautes, que mon Ouvrage
y est entierement méconnoissable. Ainsi je

me vois forcé de donner moi-même une Edition de MARIAMNE, où du moins il n'y ait de fautes que les miennes; & cette nécessité où je suis d'imprimer ma Tragedie, avant le tems que je m'étois prescrit pour la corriger, servioit d'excuse aux fautes qui sont dans cet Ouvrage, si des défauts pouvoient jamais être excusés.

La destinée de cette Piece a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la premiere fois en 1724. au mois de Mars, & fut si mal reçüe qu'à peine put-elle être achevée: Elle fut rejouée avec quelques changemens en 1725. au mois de May, & fut reçüe alors avec une extrême indulgence.

J'avoüe avec sincerité, qu'elle méritoit le mauvais accueil que lui fit d'abord le Public. Et je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail, qui peut-être ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la Carriere épineuse du Theatre, où j'ai le malheur de m'être engagé;

ils verront les écüeilz où j'ai échoüé. Ce n'est que par là que je puis leur être utile. Une des premières règles, est de peindre les Heros connus, tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le Public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

*Sit Medea ferox invidiâque, flebilis Ino
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes, &c.*

Fondé sur ces principes, & entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eüe pour les personnes qui m'honorent de leur amitié & de leurs conseils, je me résolus de m'assujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-tems de Mariamne & d'Herode, & je ne songai qu'à les peindre fidelement d'après le portrait que chacun s'en est fait dans son imagination. Ainsi Herode parut dans cette Piece, cruel & politique, Tyran de ses sujets, de sa famille, de sa femme, plein d'amour pour Mariamne; mais plein d'un amour

Barbare , qui ne lui inspiroit pas le moindre repentir de ses fureurs : je ne donnai à Mariamne d'autres sentimens qu'un orgueil imprudent , & qu'une haine inflexible pour son mari. Et enfin dans la vûe de me conformer aux opinions reçûës , je ménageai une entrevûe entre Herode & Varus , dans laquelle je fis parler ce Préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectoient avec les Rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? Mariamne intraitable n'interessa point ; Herode n'étant que criminel , revolta ; & son entretien avec Varus le rendit méprisable. J'étois à la premiere representation: Je m'aperçûs dès le moment où parut Herode , qu'il étoit impossible que la Piece eut du succez ; & je compris que je m'étois égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je sentis qu'il est des occasions où la premiere regle est de s'écarter des regles prescrites : Et que (comme dit Monsieur

P R E F A C E. ▽

Pascal sur un sujet plus serieux) les verités se succedent du pour au contre à mesure qu'on a plus de lumiere. Il est vrai qu'il faut peindre les Heros tels qu'ils ont été ; mais il est encore plus vrai qu'il faut adoucir des caracteres defagréables ; qu'il faut songer au Public pour qui l'on écrit, encor plus qu'aux Heros que l'on fait paroître , & qu'on doit imiter les peintres habiles , qui embellissent en observant la ressemblance.

Pour qu'Herode ressemblat , il étoit nécessaire qu'il excitât l'indignation : mais pour plaire il devoit émouvoir la pitié. Il faloit que l'on detestât ses crimes , que l'on plaignit sa passion , qu'on aimât ses remords ; & que ces mouvemens si violens , si subits , si contraires , qui font le caractere d'Herode , passassent rapidement tour à tour dans l'ame du Spectateur.

Si l'on veut suivre l'Histoire ; Mariamme doit hair Herode , & l'accabler de repro-

VI P R E F A C E.

ches : mais si on veut que Mariamne interesse, ses reproches doivent faire esperer une reconciliation : Sa haine ne doit pas paroître toujourn inflexible. Par là le Spectateur est attendri, & l'histoire n'est point entierement démentie.

Enfin je croi que Varus ne doit point du tout voir Herode ; & en voici les raisons. S'il parle à ce Prince avec colere & avec hauteur, il l'humilie, & il ne faut point avilir un Personnage qui doit interesser. S'il lui parle avec politesse, ce n'est qu'une Scene de complimens, qui seroit d'autant plus froide, qu'elle seroit inutile. Que si Herode répond en justifiant ses cruantez, il dément la douleur & les remords dont il est pénétré en arrivant : S'il avoüe à Varus cette douleur & ce repentir, qu'il ne peut en éfet cacher à personne : Alors il n'est plus permis au vertueux Varus de contribuer à la fuite de Mariamne, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus Herode ne peut faire qu'un

très-méchant personnage avec l'Amant de la femme ; & il ne faut jamais faire rencontrer ensemble sur la Scene des Acteurs principaux qui n'ont rien d'intéressant à se dire.

La mort de Mariamne , qui à la première Répresentation étoit empoisonnée & expiroit sur le Théâtre , acheva de revolter les Spectateurs ; soit que le Public ne pardonne rien , lors qu'une fois il est mécontent , soit qu'en éfet il eut raison de condamner cette invention , qui étoit une faute contre l'histoire, faute qui peut-être n'étoit rachetée par aucune beauté.

J'aurois pû ne me pas rendre sur ce dernier article. Et j'avouë que c'est contre mon goût que j'ai mis la mort de Mariamne en Récit , au lieu de la mettre en action : mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du Public. C'est pour lui & non pour moi que j'écris : Ce sont les sentimens & non les miens que je dois suivre.

Cette docilité raisonnable ; ces efforts que j'ai fait pour rendre intéressant un sujet qui avoit paru si ingrat , m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué , & ont enfin trouvé grace devant des Juges prévenus contre la Piece.

Je ne pense pas que ma Tragedie mérite son succès , comme elle avoit mérité sa chute. Je ne donne même cette Edition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages que j'ai vûs applaudis au Théâtre , & méprisés à la Lecture , me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations , l'art des Acteurs , la docilité que j'ai fait paroître , ont pû m'attirer des suffrages aux Représentations. Mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'Impression. C'est peu d'une conduite reguliere. Ce seroit peu même d'intéresser. Tout Ouvrage en Vers , quelque beau qu'il soit d'ailleurs , sera nécessairement ennuyeux , si tous les Vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie , si la

Piece

Pièce n'a point ce charme inexprimable de la Poësie, que le genie seul peut donner, où l'esprit ne sçauroit jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal, & si inutilement depuis la mort de Monsieur Despreaux.

C'est une erreur bien grossiere de s'imaginer que les Vers soient la dernière partie d'une Pièce de Théâtre, & celle qui doit le moins coûter. Monsieur Racine, c'est à dire, l'homme de la Terre, qui après Virgile a le mieux connu l'Art des Vers, ne pouvoit pas ainsi. Deux années entieres lui suffirent à peine pour écrire sa PHE'DRE. Pradon se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des Représentations d'une Tragédie ne depend point du style, mais des Acteurs & des situations, il arriva que les deux Phedres semblerent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression regla bien-tôt le rang de l'un & de l'autre. Pradon selon la coutume

x P R E F A C E.

des mauvais Auteurs, eut beau faire une Préface insolente dans laquelle il traitoit ses critiques de mal-honnêtes gens: sa Piece tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle merite, & sans la Phedre de Monsieur Racine, on ignoreroit aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux Ouvrages! la conduite en est à peu près la même: Phedre est mourante dans l'une & dans l'autre. Thesée est absent dans les premiers Actes. Il passe pour avoir été aux Enfers avec Pirithous: Hippolyte son fils veut quitter Trezaine: il veut fuir Aricie qu'il aime. Il declare sa passion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phedre; il meurt du même genre de mort, & son Gouverneur fait le récit de sa mort.

Il y a plus. Les Personnages des deux Pièces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque toujourns les mêmes

choses : Mais c'est là qu'on distingue le grand homme , & le mauvais Poëte. C'est lors que Racine & Pradon pensent de même , qu'ils sont les plus differens. En voici un exemple bien sensible ; dans la déclaration d'Hippolyte à Aricie. Monsieur Racine fait ainsi parler Hippolyte.

*Moi qui contre l'amour fierement revolté ,
Aux fers de ses captifs ai long-tems insulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les nau-
frages ,*

*Pensois toujours du bord contempler les
orages ,*

*Affervi maintenant sous la commune Loi ,
Par quel trouble me voi-je emporté loin de
moi ?*

*Un moment a vaincu mon audace impru-
dente.*

*Cette ame si superbe est enfin dépendante ;
Depuis près de six mois honteux, desesperé,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous , contre moi , vainement je
m'éprouve,*

*Presente je vous fuis , absente je vous
trouve.*

Dans le fonds des Forêts vôtre image me
suit.

La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que
j'évite ;

Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippo-
lyte.

Moi-même pour tout fruit de mes soins
superflus,

Maintenant je me cherche, & ne me
trouve plus.

Mon Arc, mes Javelots, mon Char,
tout m'importune,

Je ne me souviens plus des leçons de Nep-
tune.

Mes seuls gemissements font retentir les
Bois,

Et mes Coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolyte s'exprime dans
Pradon.

Assez & trop long-tems, d'une bouche
prophane,

Je méprisai l'Amour, & j'adorai Diane ;

Solitaire, farouche, on me voïoit toujours

Chasser dans nos Forêts, les Lions &
les Ours.

*Mais un soin plus pressant m'occupe &
m'embarrasse.*

*Depuis que je vous vois, j'abandonne la
chasse.*

*Elle fit autre fois mes plaisirs les plus
doux,*

*Et quand j'y vais, ce n'est que pour
penser à vous.*

On ne sçauroit lire ces deux Pièces de comparaison, sans admirer l'une, & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans routes les deux le même fonds de sentiments, & de pensées. Car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées. Mais la façon de les exprimer, distingue l'homme d'esprit, d'avec celui qui n'en a point; l'homme de genie, d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme Monsieur Racine, il faudroit avoir son genie, & polir autant que lui ses Ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc

point avoir, moi qui né avec des talens si foibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes Ouvrages. Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la texture de cette Pièce, aussi-bien que dans la diction. J'en aurois corrigé quelques-unes, si j'avois pû retarder cette Edition; mais j'en aurois laissé encore beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent: on voit la perfection au delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une Critique détaillée de cette Pièce: les Lecteurs la feront assez sans moi; mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une Critique générale qu'on a fait sur le choix du sujet de Mariamne. Comme le génie des François est de saisir vivement le côté

ridicule des choses les plus sérieuses : on disoit que le sujet de *Marianne* n'étoit autre chose qu'un vieux *Mari amoureux & brutal*, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal. Et on ajoutoit qu'une querelle de ménage ne pouvoit jamais faire une Tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques reflexions sur ce préjugé.

Les Pièces tragiques sont fondées ou sur les interêts de toute une Nation, ou sur les interêts particuliers de quelques Princes.

De ce premier genre sont *L'Iphigenie en Aulide* où la Grèceassemblée, demande le sang de la fille d'*Agamemnon* : *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : *L'Oedipe* où le salut des Thebains depend de la découverte du meurtre de *Laius*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phedre*, *Mithridate* &c.

Dans ces trois dernieres, tout l'interêt

est renfermé dans la famille du Heros de la Pièce : tout roule sur des passions que des Bourgeois ressentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la Comédie, qu'à la Tragédie. Oté les noms, *Mithridate* n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : Ses deux fils en sont amoureux aussi ; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.

Phedre est une belle mere, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau fils, lequel est occupé d'ailleurs.

Neron est un jeune homme impetueux qui devient amoureux tout d'un coup : qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & se cache derriere une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.

Voilà des sujets que Moliere a pu traiter comme Racine, aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le Roy de Pont sont deux vieillards amoureux ;

l'un & l'autre ont leur fils pour rival ;
 l'un & l'autre se servent du même artifice
 pour découvrir l'intelligence qui est entre
 leurs Fils & leur Maîtresse : & les deux
 Pièces finissent par le mariage du jeune
 homme.

Moliere & Racine ont également réüssi
 en traitant les deux intrigues: l'un a amusé,
 a réjoui , a fait rire les honnêtes gens ,
 l'autre a attendri , a effrayé , a fait verser
 des larmes. Moliere a joié l'amour ridi-
 cule d'un vieil Avare : Racine a represen-
 té les foiblesses d'un grand Roy , & les a
 renduës respectables.

Que l'on donne une nôce à peindre à
 Vato , & à le Brun. L'un représentera sous
 une treille des Païsans pleins d'une joie
 naïve , grossiere , & éffrenée , autour d'u-
 ne Table rustique , où l'yvresse , l'empor-
 tement , la débauche , le rire immodéré
 regneront. L'autre peindra les nôces de
 Pelée & de Thetis , le festin des Dieux ,
 leur joie majestueuse ; & tous deux se-

ront arrivez à la perfection de leur Art par des chemins differens.

On peut appliquer tous ces exemples à MARIAMNE. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les TRACASSERIES d'une belle sœur, sont des petits objets Comiques par eux-mêmes. Mais un Roy à qui la terre a donné le nom de grand, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'Univers, la passion furieuse de ce Roy si fameux par ses vertus & par ses crimes: ses cruantez passées, ses remords presens: Ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour: l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres; la situation cruelle d'une Princesse dont la vertu & la beauté sont célèbres encor dans le monde, qui avoit vû son pere & son frere livrez à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyoit aimée du Meurtrier de sa famille: quel champ! quelle Carriere pour

un autre génie que le mien ! peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la Tragédie !

Je souhaite sincèrement que le même Auteur qui va donner une nouvelle Tragédie d'Oedipe, retouche aussi le sujet de Mariamne. Il fera voir au Public quelles ressources un génie fécond peut trouver dans ces deux grand sujets : ce qu'il fera , m'apprendra ce que j'aurois dû faire. Il commencera où je finis. Ses succès me feront chers, parce qu'ils seront pour moy des leçons, & parce que je préfère la perfection de mon Art, à ma réputation.

Je profite de l'occasion de cette Préface pour avertir que le Poëme de la Ligue que j'ai promis, n'est point celui dont on a plusieurs Editions, & qu'on débite sous mon nom. Sur tout je désavouë celui qui est imprimé à Amsterdam chez Jean Frederic Bernard en 1724. on y a ajouté beaucoup de Pièces fu-


gitives, dont la plus part ne sont point de moy. Et le petit nombre de celles qui m'appartiennent, y est entierement défiguré.

Je suis dans la resolution de satisfaire le plus promptement qu'il me sera possible, aux engagements que j'ay pris avec le Public pour l'édition de ce Poëme, j'ait fait graver avec beaucoup de soin des Estampes très-belles, sur les desseins de Messieurs de Troye, le Moine. & Veugle. Mais la perfection d'un Poëme demande plus de temps que celle d'un Tableau. Toutes les fois que je considere le fardeau pénible que je me suis imposé moi-même, je suis effraïé de sa pésanteur, & je me répens d'avoir osé promettre un Poëme Epique. Il y a environ quatre-vint personnes à Paris qui ont souscrit pour l'édition de cet Ouvrage; quelques-uns de ces Messieurs ont crié de ce qu'on les faisoit attendre.

Les Libraires n'ont eu autre chose à leur

leur répondre que de leur rendre leur argent ; & c'est ce qu'on a fait à Bureau ouvert chez Noël Pissot Libraire à la Croix D'or , quay des Augustins. A l'égard des Gens raisonnables qui aiment mieux avoir tard un bon Ouvrage , que d'en avoir de bonne heure un mauvais. Ce que j'ai à leur dire, c'est que lors que je ferai imprimer le Poëme de Henri IV. quelque tard que je le donne , je leur demanderai toujours pardon de l'avoir donné trop tôt.

F I N.



A C T E U R S.

V A R U S, Préteur Romain , Gouverneur de Syrie.

H E R O D E , Roi de la Palestine.

M A R I A M N E , femme d'Herode.

S A L O M E , Sœur d'Herode.

A L B I N , Confident de Varus.

M A Z A E L , }
I D A M A S , } Ministres d'Herode.

N A B A L , Ancien Officier des Rois Assyriens.

E L I S E , Confidente de Mariamne.

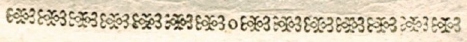
Suite de Varus.

Suite d'Herode.

La Scène est à Jérusalem.



HERODE
ET
MARIAMNE.
TRAGEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.
SALOME & MAZAEI.

MAZAEI.

Uy, cette autorité qu'Herode vous confie
Est par tout reconnuë, & par tout affermie.
J'ai volé vers Afor, & repassé soudain
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame; il étoit tems que du moins ma présence
Des Hebreux inquiets confondit l'espérance.
Herode vôtre frere, à Rome rétenu,
Déjà dans ses Etats n'étoit plus reconnu :

A ij



Le Peuple, pour ses Rois toûjours plein d'injustices,
 Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
 Publioit hautement, qu'à Rome condamné,
 Herode à l'esclavage étoit abandonné ;
 Et que la Reine assise au rang de ses Ancêtres,
 Feroit regner sur nous , le sang de nos grands
 Prêtres.

Je l'avouë à regret ; j'ai vû dans tous les lieux
 Mariamne adorée , & son nom précieux :
 Israël aime encor, avec idolâtrie ,
 Le sang de ses Heros dont elle tient la vie ;
 Sa beauté, sa naissance, & sur tout ses malheurs,
 D'un peuple qui nous haït ont séduit tous les
 cœurs ,

Et leurs vœux indiscrets, la nommant Souveraine,
 Sembloient vous annoncer une chute certaine,
 J'ai vû par ces faux bruits tout un Peuple ébranlé ;
 Mais j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé,
 Je leur ai peint Herode avec plus de puissance
 Rentrant dans ses Etats, suivi de la vengeance ;
 Son nom seul a par tout répandu la terreur ,
 Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

S A L O M E.

Vous ne vous trompiez pas, Herode va paroître ,
 L'indocile Sion va trembler sous son Maître,
 Il enchaîne à jamais la fortune à son char,
 Le favori d'Antoine est l'ami de Cesar :

ET MARIAMNE: 5

Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chute imprévue a réparé l'outrage,
Le Sénat le couronne.

M A Z A E L.

Eh! que deviendrez vous,
Quand la Reine en ces lieux reverra son Epoux;
De vôtre autorité, cette fière rivale,
Madame, auprès du Roi, vous fut toujours fatale,
Son esprit orgueilleux qui n'a jamais plié
Conserve encor pour vous la même inimitié:
Elle vous outragea, vous l'avez offensée,
A vôtre abaissement elle est intéressée.
Éh! ne craignez-vous plus ses charmes tout-puissans,
Du malheureux Herode impérieux Tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal Himénée
D'Herode & de la Reine unit la destinée;
L'amour prodigieux dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce Monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa Majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités où distraits
Quelques regards plus doux, qu'il ne trouvoit jamais.
Vous l'avez vû frémir soupirer & se plaindre,
La flâter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs,

A iij

6 H E R O D E

Esclave en son Palais, Heros par tout ailleurs ;
 Que dis je ? en punissant une ingrate famille,
 Fumant du sang du père, il adoroit la fille :
 Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
 Etoit levé sur elle & tomboit à ses pieds.
 Il est vrai que dans Rome éloigné de sa vûe
 Sa chaîne de si loin sembloit s'être rompue ;
 Mais c'en est fait, Madame, il rentre en ses
 Etats ;

Il l'aimoit ; il verra ses dangereux appas,
 Ses yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui
 plaire,

Reprendront malgré vous leur empire ordinaire,
 Et tous ses ennemis bien-tôt humiliez
 A ses moindres regards seront sacrifiez.

Otons lui, croëz moi, l'interêt de nous nuire ;
 Songeons à la gagner n'aïant pû la détruire,
 Et par de vains respects, par de soins assidus...

S A L O M E.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

M A Z A E L.

Quel est donc ce dessein ? que pretendez - vous
 dire ?

S A L O M E.

Peut-être en ce moment nôtre ennemie expire.

M A Z A E L.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger ?
 Sans que le Roi,

S A L O M E.

Le Roi consent à me vanger.

Zarés est arrivé , Zarés est dans Solime ,
 Ministre de ma haine , il attend sa victime ,
 Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi pour lui,
 Il revint hier de Rome & nous venge aujourd'hui.

M A Z A E L.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
 Quoimalggré son amour, Herode à pû vous croire?
 Il vous la sacrifie? il prend de vous des Loix?

S A L O M E.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
 Pour pouvoir arracher cette lente vengeance.
 Il m'a falu choisir le tems de son absence.
 Tant qu'Herode en ces lieux demûroit exposé ,
 Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé ;
 Mazaël, tu m'a vû avec inquietude ,
 Trainer de mon destin la triste incertitude.
 Quand par mille détours assûrant mes succez ,
 De son cœur soupçonneux j'avois trouvé l'accez ;
 Quand je croïois son ame à moi seale renduë ;
 Il voyoit Mariamne, & j'étois confonduë.
 Un coup d'œil renversoit ma brigade & mes
 desseins:
 La Reine a vû cent fois mon fort entre ses mains ;
 Et si sa politique avoit avec adresse ,
 D'un Epoux amoureux ménagé la tendresse ;

§ H E R O D E

Cet ordre, cet arrêt, prononcé par son Roy,
 Ce coup que je lui porte auroit tombé sur moi.
 Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance;
 J'ai sçu mettre à profit sa fatale imprudence.
 Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin,
 Que lui lancer les traits qu'a préparé sa main.
 Tu te souviens assez de ce tems plein d'allarmes,
 Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes
 Aprit à l'Orient, étonné de son sort,
 Qu'Auguste étoit vainqueur & qu'Antoine étoit
 mort.
 Tu fais comme à ces bruits nos peuples se trou-
 blèrent,
 De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
 Mon frere envelopé dans ce commun malheur.
 Crût perdre sa Couronne avec son protecteur.
 Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
 Aux vainqueurs de la terre aller demander grace.
 Rapelle en ton esprit ce jour infortuné.
 Songe à quel desespoir Herode abandonné,
 Vit son épouse altière abhorrer ses aproches,
 Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
 Redemander encor en ce moment cruël
 Et le sang de son frere & le sang paternel.
 Herode auprès de moi vint deplorer sa peine:
 Je saisis cet instant précieux à ma haine;
 Dans son cœur déchiré, je repris mon pouvoir,

ET MARIAMNE. 9

J'enflâmai son courroux ; j'aigris son desespoir ,
 J'empoisonnai le trait dont il sentoit l'atteinte ,
 Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte
 Jurer d'exterminer les restes dangereux
 D'un sang toujours trop cher aux perfides He-
 breux ;

Et dès ce même instant sa facile colére
 Deshérita le fils & condamna la mère.
 Mais sa fureur encor flâtoit peu mes souhaits,
 L'amour qui la cauçoit en repouffoit les traits.
 De ce fatal objet tel étoit la puissance,
 Qu'un regard de l'ingrate arrêtoit sa vengeance.
 Je pressai son départ, il partit & depuis
 Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis :
 Ne voyant plus la Reine, il vit mieux son outrage,
 Il eut honte en secret de son peu de courage.
 De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
 J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts,
 Zarés, étudiant le moment favorable ,
 A peint à son esprit cette Reine implacable :
 Son crédit , ses amis , ses Juifs séditieux
 Du sang Asmonéen partisans factieux.
 J'ai fait plus, j'ai moi-même armé sa jalousie ,
 Il a craint pour sa Gloire, il a craint pour sa vie.
 Tu fais, que dès long tems en-butte aux trahisons,
 Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.

Il croit ce qu'il redoute & dans sa défiance,
 Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
 Enfin j'ai sçû fixer son courroux incertain.
 Il a signé l'Arrêt, & j'ai conduit sa main.

M A Z A E L.

Il n'en faut point douter ce coup est nécessaire ;
 Mais avez vous prévû si ce Préteur austère ,
 Qui sous les Loix d'Auguste a remis cet Etat ,
 Verra d'un œil tranquille un pareil attentat.
 Varus, vous le sçavez, est ici vôtre Maître.
 En vain le peuple Hebreux prompt à vous recon-
 noître
 Tremble encor sous le poids de ce Trône ébranlé ;
 Vôtre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
 Avant qu'en ce Palais des mains de Varus même
 Vôtre frere ait reçu l'autorité suprême.
 Il ne peut, sans blesser l'orgueil du Nom Romain,
 Dans ses Etats encor agir en Souverain.
 Varus souffrira-t'il que l'on ose à sa vûë
 Immoler une Reine à sa garde reçûë ?
 Je connois les Romains, leur esprit irrité
 Vengera le mépris de leur autorité.
 Vous allez sur Herode attirer la tempête ;
 Dans leurs superbes mains la foudre est toujours
 prête.
 Ces Vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs
 droits ,

ET MARIAMNE. II

Et sur tout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non: l'heureux Herode à Cesar a sçû plaire.
 Varus en est instruit, Varus le considère,
 Croïez-moi, ce Romain voudra le ménager:
 Mais quoi qu'il fasse enfin songeons à nous venger.
 Je touche à ma grandeur & je crains ma disgrâce,
 Demain dès aujourd'hui tout peut changer de face;
 Qui sçait même qui sçait, si passé ce moment,
 Je pourrois satisfaire à mon ressentiment?
 Qui vous a répondu qu'Herode en sa colére
 D'un esprit si constant, jusqu'au bout persévère?
 Je connois sa tendresse, il l'a faut prévenir
 Et ne lui pas laisser le tems du repentir.
 Qu'après Rome menace & que Varus foudroye,
 Leur courroux passager troublera peu ma joye.
 Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains
 Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains:
 Il faut que je perisse, ou que je la prévienne,
 Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
 Mais Varus vient à nous il le faut éviter.
 Zarés à mes regards devoit se présenter.
 Je vais l'attendre; allez, & qu'aux moindres alarmes
 Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS ALBIN

MAZAËL *Suite de Varus.*

VARUS.

SAlome & Mazaël semblent fuir devant moi,
 Dans leurs yeux étonnez je lis leur juste éfroi ;
 Le crime à mes regards doit craindre de paroître.
 Mazaël, demeurez; mandez à vôtre maître
 Que ses cruëls desseins sont déjà découverts ;
 Que son Ministre infâme est ici dans les fers ;
 Et que Varus peut-être au milieu des suplices
 Eût dû faire expirer ce monstre & ses complices :
 Mais je connois Herode assez pour me flâter
 Qu'il sentira le piège où l'on veut l'arrêter,
 Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
 Et vangera sur eux la vertu qu'ils accusent.
 Vous si vous m'en croyez, pour lui, pour son hon-
 neur,
 Calmez de ses chagrins la honteuse fureur.
 Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes,
 Songez que les Romains sont les vengeurs des cri-
 mes.
 Que Varus vous connoit, qu'il commande en ces
 lieux,

Et

Et que sur vos complots il ouvrira les yeux,
Allez, que Mariamne en Reine soit servie,
Et respectez ses Loix, si vous aimez la vie.

M A Z A E L.

Seigneur...

V A R U S.

Vous entendez mes ordres absolus,
Obéissez vous-dis-je, & ne répliquez plus.

S C E N E. III.

V A R U S, A L B I N.

V A R U S.

A Infi donc sans tes soins, sans ton avis fidele,
Mariamne expiroit sous cette main cruelle !

A L B I N.

Le retour de Zarés n'étoit que trop suspect,
Le soin mystereux d'éviter vôtre aspect,
Son trouble, son effroi fut mon premier indice.

V A R U S.

Que ne te dois-je point pour un si grand service ?
C'est par toi qu'elle vit, c'est par toi que mon
ccur

A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un ccour magnanime
D'avoir pû secourir la vertu qu'on opprime.

B

Je reconnois Varus à ces soins généreux,
 Vôtre bras fut toujours l'apui des malheureux.
 Quand de Rome en vos mains vous portiez le ton-
 nerre,
 Vous étiez occupé du bonheur de la Terre.
 Puissiez vous seulement écouter en ce jour,
 Vôtre noble pitié plutôt que vôtre amour.

V A R U S.

Ha! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défence
 Qui n'auroit comme moi chéri son innocence ?
 Quel cœur indifférent n'iroit à son secours ?
 Et qui pour la sauver n'eut prodigué ses jours ?

A L B I N.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flâme,
 Se déguise en vertu pour mieux vaincre vôtre ame ;
 Et ce feu malheureux. . .

V A R U S.

Je ne m'en défens pas.
 L'infortuné Varus adore ses apas :
 Je l'aime, il est trop vrai. Mon ame toute nuë,
 Ne crains point, cher Albin, de paroître à ta vûë,
 Juge si son péril a dû troubler mon cœur,
 Moi qui borne à jamais mes vœux à son bonheur,
 Moi qui rechercherois la mort la plus affreuse,
 Si ma mort un moment pouvoit la rendre heu-
 reuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est
changé,

Qu'il venge bien l'Amour qu'il avoit outragé!

Je ne reconnois plus ce Romain si sévère,

Qui parmi tant d'objets empressez à lui plaire,

N'a jamais abaissé ses superbes regards

Sur ces beautez que Rome enferme en ses rem-
parts.

VARUS.

Ne t'en étonne point, tu sçais que mon courage

A la seule vertu réserva son hommage.

Dans nos murs corrompus ces coupables beautez

Offroient de vains attraits à mes yeux révoltez,

Je fuïois leurs complots, leurs brigues éternelles.

Leurs amours passagers, leurs vengeances cruëles.

Je voïois leur orgueil acru du deshonneur

Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur.

L'altiere ambition, l'interêt, l'artifice,

La folle vanité, le frivole caprice,

Chez les Romains séduits prenans le nom d'a-
mour,

Gouverner Rome entiere & reguer tout à tour.

J'abhorrois, il est vrai, leur indigne conquête,

A leur joug odieux je dérobois ma tête;

L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.

De la triste Syrie établi Gouverneur,

J'arrivai dans ces lieux quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la Terre,
Et qu'Herode à ses pieds au milieu de cent Rois
Incertain de son sort vint demander des Loix.
Lieu funeste à mon cœur, malheureuse contrée,
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'Univers étoit plein du bruit de ses malheurs,
Son parricide Epoux faisoit couler ses pleurs.
Ce Roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits & par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux ; vaillant, mais inhu-
main,
Au sang de son beaupere avoit trempé sa main ;
Sur ce Trône sanglant il laissoit en partage
A la fille des Rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connois la rigueur.
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la Cour des Rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite :
Son unique artifice est le soin généreux,
D'assurer du secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi : sa tranquille Innocence
Pardonne à ses tyrans, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encor implore mon apui
Pour ce barbare Epoux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de malheurs enfin, de vertus & de charmes,

Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
 Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
 Que le caprice enfante & détruit en un jour ;
 Non, d'une passion que mon ame troublée
 Reçoive avidement par l'espoir aveuglée,
 Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amoli
 Par un amour honteux ne s'est point avili,
 Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire
 Je prétens la venger & non pas la séduire.

A L B I N.

Mais si le Roi, Seigneur, a flechi les Romains,
 S'il rentre en ses Etats. . . .

V A R U S:

Et c'est ce que je crains.
 Helas! près du Sénat je l'ai servi moi-même ;
 Sans doute, il a déjà reçu son Diadème,
 Et cet indigne Arrêt que sa bouche a dicté
 Est le premier essai de son autorité.
 Ha! son retour ici lui peut-être funeste.
 Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste :
 Reine, pour vous défendre on me verra périr,
 L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous
 servir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAE L.

SALOME.

ENfin, vous le voïez, ma haine est confon-
 duë,
 Mariamne triomphe, & Salome est perduë,
 Zarés fut sur les eaux trop long-tems arrêté,
 La Mer alors tranquille à regret l'a porté;
 Mais Hérode en partant pour son nouvel Empire,
 Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire,
 Et les Mers, & l'Amour, & Varus, & le Roy,
 Le Ciel, les Elemens, sont armé contre moi.
 Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
 Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
 Je vous l'avois bien dit que dans le fond du cœur
 Le Roi se repentoit de sa juste rigueur;
 De son fatal penchant l'ascendant ordinaire,
 A revoqué l'arrêt dicté dans sa colere,
 J'en ai déjà reçu les funestes avis,
 Et Zarés à son Roy renvoyé par mépris,
 Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur sterile,

Qu'un oprobre éternel , & qu'un crime inutile.
 Déjà de ma Rivale adorant la faveur,
 Le Peuple à ma disgrâce insulte avec fureur.
 Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
 Et mes foibles honneurs éclipser devant elle.
 Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit ,
 Ma mort va signaler ma chute & son crédit.
 Je ne me flâte point , je sçai comme en sa place
 De tous mes ennemis je confondrois l'audace.
 Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner,
 Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
 Cependant, ô disgrâce , ô comble d'infamie !
 Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie.
 Je viens avec respect essayer ses hauteurs ,
 Et la féliciter sur mes propres malheurs.

M A Z A E L.

Contr'elle encor, Madame, il vous reste des armes,
 J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes.
 J'ai toujours craint du Roi les sentimens secrets,
 Mais si je m'en raporte aux avis de Zarés,
 La colere d'Herode autrefois peu durable
 Est enfin devenuë une haine implacable.
 Il deteste la Reine, il a juré sa mort ,
 Et s'il suspend le coup qui termine son sort ,
 C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance ,
 Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
 Mais, soit qu'enfin son cœur en ce funeste jour

Soit aigri par la haine , ou fléchi par l'amour ,
 C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête ,
 Mariamne aisément grossira la tempête.
 La foudre gronde encore, un arrêt si cruel
 Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
 Vous verrez, Mariamne, à soi-même inhumaine
 Forcer le cœur d'Herode à ranimer sa haine ,
 Irriter son Epoux par de nouveaux dédains
 Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains:
 De sa perte en un mot , reposez-vous sur elle.

S A L O M E.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle.
 Non, c'est par d'autres coups que je veux la fra-
 per,
 Dans un piège plus sûr il faut l'envelopper,
 Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire,
 Si j'ai bien de Varus observé la colere,
 Ce transport violent de son cœur agité
 N'est point un simple effet de générosité,
 La tranquille pitié n'a point ce caractère ,
 La Reine a des apas, Varus a pû lui plaire.
 Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit ,
 Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit ;
 Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
 Ni ce flâteur encens qu'on prodigue à ses char-
 mes ,
 Qu'elle goûte à loisir ce dangereux bonheur ;

Moi je veux de mon Roi partager la grandeur,
 Je veux qu'à mon parti la Cour se réunisse,
 Que sous mes volontez tout tremble, tout fléchisse:
 Voilà mes interêts & mes vœux assidus,
 Vous, observez la Reine, examinez Varus,
 Faites veiller sur eux les regards mercenaires
 De tous ces Délateurs aujourd'hui nécessaires,
 Qui vendent les secrets de leurs Concitoïens,
 Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens,
 Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye :

S C E N E II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME,
 MAZAEEL, NABAL.

S A L O M E.

JE viens auprès de vous partager vôtre joye :
 Rome me rend un frere, & vous rend un Epoux
 Couronné, tout puissant, & digne enfin de vous.
 Son amour méprisé, son trop de défiance,
 Avoit contre vos jours allumé sa vengeance ;
 Mais ce feu violent s'est bien-tôt consumé,
 L'Amour arma son bras, l'Amour l'a desarmé.
 Ses triomphes passés, ceux qu'il prépare encore,
 Ce titre heureux de Grand dont l'Univers l'honore.

Les droits du Sénat même à ses soins confiez,
 Sont autant de présens qu'il va mettre à vos pieds
 Possédez desormais son ame & son Empire,
 C'est ce qu'à vos vertus mon amitié desire,
 Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien
 Qui doit joindre à jamais vôtre cœur & le sien.

M A R I A M N E.

Je ne prétens de vous, ni n'attens ce service,
 Je vous connois, Madame, & je vous rends justice;
 Je sçai par quels complots, je sçai par quels dé-
 tours,

Vôtre haine impuissante a poursuivi mes jours.
 Jugeant de moi par vous, vous me craignés peut-
 être

Mais vous deviés du moins aprendre à me con-
 noître.

Ne me redoutez point, je sçais également
 Dédaigner vôtre crime & vôtre châtiment.

J'ai vû tous vos desseins. & je vous les pardonne.
 C'est à vos seuls remords que je vous abandonne,
 Si toutefois après de si lâches efforts,
 Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

S A L O M E.

Je n'ai point mérité cette injuste colere;
 Ma conduite, mes soins, & l'aveu de mon frere,
 Contre tous vos soupçons vont me justifier.

M A R I A M N E.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier.

Dans l'état où je suis c'est assez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner ; mais je ne puis vous croire.

M A Z A E L.

J'ose ici, grande Reine, attester l'éternel,
Que mes soins à regret...

M A R I A M N E.

Arrêtez Mazaël,

Vos excuses pour moi font un nouvel outrage,
Obéissez au Roi, voilà votre partage ;
A mes tyrans vendu, servez bien leur courroux,
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les secrets de mon ame,
Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer
Un courroux, que mes yeux dédaignent de calmer,
De tous vos délateurs armez la calomnie,
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie,
Et je n'opose encore à mes vils ennemis
Qu'une vertu sans tache, & qu'un juste mépris.

M A Z A E L.

Quel orgueil !

S A L O M E.

Mazaël on pourra le confondre,
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

A H! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
 Des ennemis ardents à vous persecuter!
 La vengeance d'Herode un moment suspenduë
 Sur vôtre tête encor est peut-être étenduë,
 Et loin d'en détourner les redoutables coups,
 Vous apellez la mort qui s'éloignoit de vous.
 Vous n'avez plus ici de bras qui vous apuie.
 Ce défenseur heureux de vôtre illustre vie,
 Varus, aux Nations qui bornent cet Etat,
 Ira porter bien tôt les Ordres du Sénat.
 Helas! grace à ses soins, grace à vos bontez même,
 Rome à vôtre tyran donne un pouvoir suprême:
 Il revient plus terrible & plus fier que jamais,
 Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
 Vous dépendrez ici de ce superbe Maître,
 D'autant plus dangereux, qu'il vous aime peut-être,
 Et que cet amour même aigri par les refus....

MARIAMNE.

Chere Elise, en ces lieux faites venir Varus.
 Je conçois vos raisons, j'en demeure frapée;
 Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée,
 Par de plus grands objets mes vœux sont attirés:
 Que Varus vicane ici; vous, Nabal, demeurez.

SCENE

SCÈNE IV.

MARIAMNE NABAL.

MARIAMNE.

Vos vertus, vôtre zèle & vôtre expérience
 Ont acquis dès long-tems toute ma confiance,
 Mon cœur vous est connu, vous savés mes desseins,
 Et les maux que j'éprouve, & les maux que je
 crains,
 Vous avez vû ma mère au désespoir reduite,
 Me presser en pleurant d'accompagner sa fuite;
 Son esprit agité d'une juste terreur,
 Croit à tous les momens voir Herode en fureur,
 Encor tout dégoutant du sang de sa Famille,
 Venir à ses yeux même assassiner sa Fille.
 Elle veut que mes Fils, portez entre nos bras,
 S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
 Les Vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie
 Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
 J'attends tout de Varus, d'Auguste & des Romains.
 Je sçai qu'il m'est permis de fuir mes assassins,
 Que c'est le seul parti que le Destin me laisse,
 Toutefois en secret, soit vertu, soit foiblesse,
 Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'éfroi,
 Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

C

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire,
 Tout injuste qu'il est, la vertu vous l'inspire.
 Ce cœur indépendant des outrages du sort
 Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la
 mort.

Banissez toutefois ces allarmes secrètes ;
 Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes
 C'est là que répandu par les mains d'un époux
 Le sang de votre Pere a réjailli sur vous ;
 Votre frere en ces lieux a vû trancher sa vie.
 En vain de son trépas le Roi se justifie,
 En vain Cesar trompé l'en absout aujourd'hui,
 L'Orient revolté n'en accuse que lui.
 Regardez, consultez les pleurs de votre mere,
 L'affront fait à vos fils, le sang de votre Pere,
 La cruauté du Roi, la haine de sa sœur ;
 Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
 Mais dont votre vertu n'est point épouventée,)
 La mort en ce jour même à vos yeux présentée :
 Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas,
 Si d'un front assuré vous marchez au trépas,
 Du moins de vos enfans embrassez la défense.
 Le Roi leur a du Thrône arraché l'esperance,
 Et vous connoissez trop ces Oracles affreux
 Qui depuis si long tems vous font trembler pour
 eux.

Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangere
 Devoit un jour unir vos fils à vôtre Pere ;
 Un Arabe implacable a déjà sans pitié
 De cet Oracle obscur accompli la moitié,
 Madame, après l'horreur d'un excès si funeste,
 Sa cruauté sans doute accompliroit le reste,
 Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
 Et qui vous répondra, que lui même aujourd'hui
 Ne vienne executer sa sanglante menace,
 Et des Asmonéens anéantir la race ?
 Il est tems désormais de prévenir ses coups ;
 Il est tems d'épargner un meurtre à vôtre époux.
 Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
 Le fer de vos tyrans & l'exemple des crimes.
 Nourri dans ce Palais près des Rois vos Ayeux,
 Je suis prêt à vous suivre, en tous tems, en tous
 lieux,

Partez, rompez vos fers; allez dans Rome même
 Implorer du Sénat la justice suprême,
 Remettre de vos fils la fortune en sa main,
 Et les faire adopter par le Peuple Romain.
 Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste,
 Si l'on vante à bon droit son Règne. heureux &
 juste,
 Si la terre avec joye embrasse ses genoux,
 S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur déli-
bere,

Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mere,
Aux dangers de mes fils, au sort dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands mal-
heurs.

Retournez chez ma mere, allez, quand la nuit
sombre

Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon Palais, on me vienne avertir ;
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

S C E N E V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE,

V A R U S.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres suprê-
mes.

Vos volontez pour moi sont les loix des Dieux
mêmes.

Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?

Comandés, j'entreprends ; parlés, & j'obéis.

M A R I A M N E.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être impor-
tune,

Ni de solliciter par d'inutiles vœux

Les bontés d'un Héros, l'apui des malheureux,
 Lorsqu'Herode attendoit le Trône ou l'Esclavage,
 J'osai long-tems pour lui briguer vôtre suffrage;
 Malgré ses cruautés, malgré mon desespoir,
 Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir;
 J'ai servi mon Epoux, je le ferois encore.

Souffrez que pour moy-même enfin je vous implore,

Souffrez que je dérobe à d'inhumaines Loix,
 Les restes malheureux du pur sang de nos Rois:
 J'aurois dû dès long-tems loin d'un lieu si coupable

Demander au Sénat un azyle honorable.
 Mais, Seigneur, je n'ai pû dans les troubles divers,
 Dont vos divisions ont rempli l'Univers,
 Chercher parmi l'effroi, la guerre, & les ravages,
 Un port au mêmes lieux d'où partoient les orages.

Auguste au monde entier doñe aujourd'hui la paix;
 Sur toute la nature il répand ses bienfaits,
 Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
 Aiant vaincu la terre, il veut la rendre heurieuse.
 Du haut du Capitole il juge tous les Rois,
 Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.

Qui peut à ses bontez plus justement prétendre,
 Que mes foibles enfans, que rien ne peut défendre,
 Et qu'une mere en pleurs amène auprès de lui.

Du bout de l'Univers implorer son apui ?
 Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
 Je mettrai leur enfance à l'ombre de son Trône.
 Ses genereuses mains pourront secher nos pleurs.
 Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
 Que sur mes ennemis son bras s'apesantisse ;
 C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
 Formés par son exemple est devenu Romains,
 Apprennent à regner des maîtres des humains.
 Pour conserver les fils, pour consoler la mere,
 Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère,

Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur
 De la simple Vertu généreux protecteur,
 A vous, à qui je dois ce jour que je respire,
 Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire ;
 Donnez-moi dans la nuit des guides assurés.
 Jusques sur vos vaisseaux dans Sidon préparez.
 Vous ne répondez rien, que faut il que je pense ?
 De ces sombres regards, & de celong silence ?
 Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

V A R U S.

Non, ... ! je respecte trop vos ordres absolus.
 Mes Gardes vous suivront jusques dans l'Italie.
 Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie,
 Fuyez le Roi, rompez vos nœuds infortunés :
 Il est assez puni, si vous l'abandonnez.

Il ne vous verra plus, grace à son injustice,
 Et je sens qu'il n'est point de si cruël suplice . . .
 Pardonnez-moi ce mot, il m'échape à regret.
 La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
 Tout mon crime est connu ; mais malgré ma foiblesse,

Songez que mon respect égale ma tendresse :
 Le malheureux Varus ne veut que vous servir ,
 Adorer vos vertus ; vous venger & mourir.

M A R I A M N E .

Je me flâtois, Seigneur, & j'avois lieu de croire
 Qu'avec mes intérêts vous cherissiez ma gloire ;
 Et quand le grand Varus a conservé mes jours,
 J'ai crû qu'à sa pitié je devois son secours.
 Je ne m'attendois pas que vous dussiez vous-même
 Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême,

Ni que dans mes périls il me falut jamais,
 Rougir de vos bontez & craindre vos bienfaits.
 Ne pensez pas pourtant, qu'un discours qui m'offense,

Vous ait rien dérobé de ma reconnoissance,
 Ma constante amitié respecte encor Varus ;
 J'oublierai vôtre flâme, & non pas vos vertus ;
 Je ne veux voir en vous qu'un Heros magnanime,
 Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime.
 Un plus long entretien pourroit vous en priver,
 Seigneur, & je vous suis pour vous la conserver.

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avouë, ébranler mon courage ;
 Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,
 Ces foiblesses d'un cœur qui n'avoit point aimé.
 Je ne connoissois pas tout le poids de ma chaîne,
 Je la sens à regret, je la romps avec peine, . . .
 Avec quelle douceur ! avec quelle bonté,
 Elle imposoit silence à ma témérité !
 Sans trouble & sans courroux sa tranquille sagesse
 M'apprenoit mon devoir & plaignoit ma foiblesse ;
 J'adorois, cher Albin, jusques à ses refus.
 J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
 A quelle épreuve, ô Dieux ! ma constance est re-
 duite.

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite ?

VARUS.

Quel emploi ?

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,

Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?

Quel est vôtre dessein ?

V A R U S.

Moi , que je l'abandonne !

Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !

Non, non, mon cœur encor est trop digne du sien,

Mariamne a parlé, je n'examine rien.

Que loin de ses Tyrans elle aille auprès d'Auguste,

Sa fuite est raisonnable , & ma douleur injuste,

L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir ,

Je servirai la Reine , & même sans la voir.

Elle me laisse au moins la douceur éternelle

D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.

Je brise ses liens , je lui sauve le jour ,

Je fais plus, je lui veux immoler mon amour.

Et fuyant sa beauté qui me seduit encore ,

Egaler , s'il se peut sa vertu que j'adore.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

VARUS, NABAL,

ALBIN. *Suite de Varus.*

NABAL.

O U. I., Seigneur en ces lieux l'heureux He-
rode arrive,

Les Hebreux pour le voir ont volé sur la rive,
Salome qui craignoit de perdre son crédit,
Par ses conseils flâteurs assiége son esprit,
Ses Courtisans en foule autour de lui serendent,
Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Herode embrasser vos genoux.
C'est ce même Idamas, cet Hebreux plein de zèle,
Qui toujours à la Reine est demeuré fidèle:
Qui sage Courtisan d'un Roy plein de fureur,
A quelquefois d'Herode adouci la rigueur:
Bien-tôt vous l'entendrez, cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, se condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son austère vertu craint de l'exécuter.

Sa mere est à ses pieds, & le cœur plein d'alarmes,
 Lui presente ses fils, la baigne de ses larmes :
 La conjure en tremblant de presser son départ :
 La Reine flotte, hésite, & partira trop tard.
 C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie.
 Vous avez dans vos mains la fortune & la vie,
 De l'objet le plus rare & le plus précieux,
 Que jamais à la Terre aient accordé les Cieux.
 Protégez, conservez, une Auguste famille ;
 Sauvez de tant de Rois, la déplorable fille.
 Vos Gardes sont-ils prêts? puis-je enfin l'avertir ?

V A R U S.

Où, j'ai tout ordonné la Reine peut partir.

N A B A L.

Souffrez donc qu'à l'instant un serviteur fidèle,
 Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

V A R U S.

Allez sur nos vaisseaux accompagner ses pas,
 Ce séjour odieux, ne la meritoit pas :
 Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes,
 Que le Ciel attendri par ses douleurs profondes,
 Fasse lever sur elle un Soleil plus serain,
 Et vous Veillard heureux qui suivez son destin
 Des serviteurs des Rois sage & parfait modèle,
 Votre sort est trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

VARUS, ALBIN.

Suite de Varus.

VARUS.

MAis déjà le Roi vient, déjà dans ce séjour,
 Le son de la trompette annonce son retour.
 Quel retour, justes Dieux! que je crains sa présence,
 Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance,
 Plût au Ciel que la Reine eut déjà pour jamais,
 Abandonné ces lieux consacrez aux forfaits.
 Helas? je ne puis même accompagner sa fuite,
 Plus je l'adore, & plus il faut que je l'évite,
 C'est un crime pour moi d'oser suivre ses pas;
 Et tout ce que je puis. . . . mais je vois Idamas.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN.

Suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même

Re

Recevoir de vos mains le sacré Diadème,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontez,
Seigneur, souffrirez-vous . . .

V A R U S.

Idamas, arrêtez.

Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des Grands importuns témoignages,
D'un Peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe & que le cœur dément.
Mais parlez, Rome enfin vient de vous rendre un
Maître,

Herode est Souverain; est-il digne de l'être?
La Reine en ce moment, est-elle en sûreté?
Et le sang innocent sera-t-il respecté?

I D A M A S.

Veuille le juste Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du Roi qu'aveugle l'imposture,
Mais qui peut pénétrer ses secrets sentimens,
Et de son cœur troublé les secrets mouvemens?

Il observe avec nous un silence farouche.

Le nom de Mariamne échape de sa bouche.

Il menace, il soupire, il donne en fremissant

Quelques ordres secrets, qu'il révoque à l'instant.

D'un sang qu'il détestoit, Mariamne est formée,

Il la hait d'autant plus qu'il l'avoit trop aimée.

Le perfide Zarés, par vôtre ordre arrêté,

Et par vôtre ordre enfin remis en liberté,

D

Artisan de la fraude & de la calomnie ,
 De Salome, avec soin, servira la furie.
 Mazaël en secret leur prête son secours ,
 Le soupçonneux Herode écoute leurs discours ;
 Ils l'assiègent sans cesse; & leur haine attentive
 Tient toujours loin de lui la vérité captive.
 Ainsi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
 Ce Roi, dont Rome même admiroit les Exploits,
 De qui la Renommée alarme encor l'Asie ,
 Dans sa propre Maison voit sa Gloire avilie:
 Haï de son Epouse, abusé par sa sœur ;
 Déchiré de soupçons, accablé de douleur ,
 J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne
 Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour
 la Reine.
 Daignez la protéger.

V A R U S.

Il suffit Idamas ,
 La Reine est en danger, Albin, saivez mes pas ;
 Venez ; c'est à moi seul de sauver l'innocence.

I D A M A S.

Seigneur, ainsi du Roi vous fuïez la présence.

V A R U S.

Je sçai qu'en ce Palais je dois le recevoir ,
 Le Sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir :
 Mais un autre intérêt, un autre soin m'anime ;
 Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

Il sort.

Quel orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
 Puissant Dieu des Hebreux, changez le cœur du Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEI, IDAMAS,

Suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi! Varus aussi semble éviter ma vûe!
 Quelle horreur devant moi s'est par tout répandue?

Ciel! ne puis je inspirer que la haine ou l'effroi?
 Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi?

En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
 A regret sur mon front je vois le Diadème.

Hérode en arrivant recueille avec terreur
 Les chagrins devorans qu'a semé sa fureur.

Ah! Dieu.

MAZAEI.

Daignez calmer ces injustes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai je fait?

MAZAEI.

Quoi! vous versez des larmes?

D ij

Vous, ce Roi fortuné, si sage en ses desseins,
 Vous, la terreur du Parthe & l'ami des Romains ?
 Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de
 Gloire,

Que vous donna jadis Antoine & la Victoire.
 Songez, que près d'Auguste appelé par son choix,
 Vous marchiez distingué de la foule des Rois.
 Revoïez à vous Loix Jerusalem rendüe,
 Jadis par vous conquise, & par vous defendüe
 Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
 Et contemplant son Prince au faite du bonheur.
 Jamais Roy plus heureux dans la Paix, dans la
 Guerre...

H E R O D E.

Nô, il n'est plus pour moi de bonheur sur la Terre.
 Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups ;
 Et pour comble d'horreur, je les merite tous.

I D A M A S.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrain-
 te ?
 Ce Trône auguste & saint qu'environne la crainte
 Seroit mieux affermi s'il l'étoit par l'amour.
 En faisant des heureux un Roi l'est à son tour,
 A d'éternels chagrins vôtre ame abandonnée,
 Pourroit tarir d'un mor-leur source empoisonnée.
 Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
 Osent troubler la paix, & l'honneur de vos jours;

Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés qui vous cherchoient peut-
être.

Bientôt de vos vertus, tout Israël charmé. . . .

H E R O D E.

Eh ! croïez-vous encor que je puisse être aimé ?

M A Z A E L.

Seigneur, à vos desseins Zarés toujours fidèle,

Renvoïé près de vous, & plein du même zèle,

De la part de Salome attend pour vous parler.

H E R O D E.

Quoi ! tous deux sans relâche, ils veulent m'ac-
cabler ?

Que jamais devant moy ce monstre ne paroisse.

Je l'ai trop écouté. . . . sortez tous, qu'on me laisse

Ciel ! qui pourra calmer un trouble si cruel ? . . .

Demeurez Idamas, demeurez Mazaël.

S C E N E V.

HERODE, MAZAEEL, IDAMAS.

H E R O D E.

E H bien ! voilà ce Roi si fier & si terrible,

Ce Roi, dont on craignoit le courage inflexible,

Qui sçut vaincre, & regner: qui sçut briser ses fers;

Et dont la politique étonna l'Univers.

Qu'Herode est aujourd'hui différent de lui-même !

D ij

42 H E R O D E

M A Z A E L.

Tout adoré à l'envi vôtre Grandeur suprême.

I D A M A S.

Un seul cœur vous résiste, & l'on peut le gagner.

H E R O D E.

Non, je suis un Barbare indigne de regner.

I D A M A S.

Vôtre douleur est juste, & si pour Mariamne...

H E R O D E.

Et c'est ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;

C'est ce nom, qui reproche à mon cœur agité

L'excès de ma foiblesse & de ma cruauté.

M A Z A E L.

Seigneur, vôtre clémence augmente encor sa haine :

Elle suit vôtre vûë.

H E R O D E.

Ah ! j'ai cherché la sienne.

M A Z A E L.

Qui, vous, Seigneur ?

H E R O D E.

Èh quoi ! mes transports furieux,
Ces pleurs, que mes remords arrachent de mes yeux,

Ce changement soudain, cette douleur mortelle,

Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?

Toujours troublé, toujours plein de haine & d'a-
mour,

J'ai trompé pour la voir une importune Cœur,

Quelle entrevüe, ô Cieux! quels combats! quel
suplice!

Dans ses yeux indignes, j'ai lû mon injustice.
Ses regards inquiets n'osoient tomber sur moi,
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentoit son éfroi.

M A Z A E L.

Seigneur, vous le voiez; sa haine envenimée
Jamais par vos bontez ne sera désarmée,
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

H E R O D E.

Elle me hait, ah Dieux! je l'ai trop mérité;
Je lui pardonne, hélas! dans le fort qui l'accable
De haïr à ce point un Epoux si coupable.

M A Z A E L.

Vous, coupable? eh! Seigneur, pouvez vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous justifier?
Ses mépris outrageans, sa superbe colére,
Ses desseins contre vous, les complots de son Père:
Le sang qui la forma, fut un sang ennemi.
Le dangereux Hircan vous eut toujours trahi;
Et des Asmonéens la brigade étoit si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pû...

H E R O D E.

N'importe.

Hircan étoit son Père; il falloit l'épargner.
Mais je n'écoutois rien que la soif de régner,
Ma politique affreuse a perdu sa famille,

J'ai fait périr le Père ; & j'ai proscrit la Fille :
 J'ai voulu la haïr ; j'ai trop sçû l'opprimer.
 Le Ciel pour m'en punir, me condamne à l'aimer ;
 Mes rigueurs, ses chagrins, la perte de son Père ,
 Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
 Si son cœur,... si sa foi,... mais c'est trop différer,
 Idamas, en un mot , je veux tout réparer.
 Vas la trouver, dis-lui , que mon ame asservie
 Met à ses pieds mon Trône, & ma gloire & ma Vie ;
 Je veux dans ses Enfans choisir un successeur.
 Des maux qu'elle a soufferts, elle accuse ma sœur ;
 C'en est assez. Ma sœur aujourd'hui renvoïée,
 A ce cher intérêt sera sacrifiée.
 Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

M A Z A E L.

Quoi ! Seigneur , vous voulez.....

H E R O D E.

Oui je l'ai résolu.
 Oui, mon cœur desormais, la voit, la considère
 Comme un présent des Cieux, qu'il faut que je ré-
 vére.
 Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu !
 A Mariamne, enfin, je devrai ma vertu.
 Il le faut avouer : on m'a vû dans l'Asie
 Regner avec éclat , mais avec barbarie ;
 Craindre, respecté du peuple, admiré ; mais haï,
 J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.

Ma sœur, que trop long-tems mon cœur a daigné
croire,

Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire ;

Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets ,

Sa main faisoit couler le sang de mes Sujets,

Les accabloit du poids de mon Sceptre terrible :

Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible ,

S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux ,

Portoit à son Epoux les pleurs des malheureux.

C'en est fait. je prétens, plus juste, & moins sévère,

Par le bonheur public essayer de lui plaire ;

Sion va respirer sous un Règne plus doux ,

Mariamne a changé le cœur de son Epoux.

Mes mains, loin de mon Trône écartant les alar-
mes,

Des Peuples oprimez vont essuyer les larmes :

Je veux sur mes Sujets regner en Citoïen ,

Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien.

Va la trouver, te dis-je ; & sur tout à sa vûë ,

Peins bien le repentir de mon ame éperduë.

Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.

Va, cours, vole, & reviens. . . que vois-je ? c'est
ma sœur.

à Mazaël

Sortes..... termine ô Ciel ! les chagrins de ma vie.



S C E N E VI.

HERODE, SALOME.

S A L O M E.

ET bien? vous avez vû votre chere ennemie?
Avez-vous effuyé des outrages nouveaux?

H E R O D E.

Madame, il n'est plus tems d'apesantir mes maux.
Je cherche à les finir; ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Affez & trop long tems sur ma triste maison,
La vengeance, & la haine ont versé leur poison.
De la Reine & de vous les discordes cruelles,
Seroient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes
deux,
Eloignez - vous, partez, fuyez ces tristes
lieux:
Il le faut.

S A L O M E.

Ciel, qu'entens-je? Ah! fatale ennemie!

H E R O D E.

Un Roi vous le commande, un frere vous en prie.
Que puisse desormais ce frere malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigou-
reux,

N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre
 De soupçons à former, ni de sang à répandre,
 Ne persecutez plus mes jours trop agitez,
 Murmurez; plaiguez-vous, plaiguez-moi : mais
 partez.

S A L O M É.

Moy Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
 Vous croyez mon exil, & juste & necessaires;
 A vos moindres desirs instruite à consentir,
 Lorsque vous commandez, je ne sçai qu'obeir.
 Vous ne me verrez point sensible à mon injure,
 Attester devant vous le sang & nature.
 Sa voix trop rarement se fait entendre aux Rois,
 Et près des passions le sang n'a point de droits.
 Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
 Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
 Je rapelle encor moins mes services passez.
 Je vois trop qu'un regard les a tous effacez.
 Mais avez vous pensé que Mariamne oublie
 Qu'Herode en ce jour-même attenta sur sa vie
 Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignés vous
 plus ?

Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus ?
 Qui prévendra jamais par des avis utiles
 De son cœur outragé les vengeances faciles ?
 Quels yeux interressez à veiller sur vos jours,
 Pourront de ses complots démêler les détours ?
 Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?

Et pensez-vous enfin, que lorsque vôtre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit, lui parlera pour vous ?
Quoi donc, tant de mépris, cette horreur inhu-
maine . . .

H E R O D E.

Ah ? laissez moy douter un moment de sa haine.
Laissez-moi me flâter de regagner son cœur.
Ne me détrompez point, respectez mon erreur ;
Je veux croire, & je croi, que vôtre haine altière
Entre la Reine & moi mettoit une barriere ;
Que vous seule excités son courroux endurci
Et que sans vous, enfin, j'eusse été moins haï.

S A L O M E.

Si vous pouviez sçavoir, si vous pouviez comprendre
A quel point . . .

H E R O D E.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours :
Ils me sont odieux ; qu'elle en tranche le cours.
Je perirai du moins d'une main qui m'est chère.

S A L O M E.

Ah ! c'est trop l'éparner, vous tromper, & me taire,
Je m'expose à me perdre, & cherche à vous servir ;
Et je vais vous parler, düssiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour surmonte,
Connoissez, Mariamne, & voyez vôtre honte :

ET MARIAMNE. 49

C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé,
C'est peu de vous haïr...., un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé ! pouvez-vous bien barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Que dis-je ? Ah malheureux ! je sens qu'au fond du
cœur.

Je n'écoute que trop ce soupçon plein d'horreur.
Un autre en est aimé ! nommez moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle.
Poursuivez vôtre ouvrage, achevez mon malheur.

SALOME.

Vous le voulez ?.....

HERODE.

Parlez, je l'ordonne.

SCENE VII.

HERODE, SALOME, MAZAE.

MAZAE.

AH! Seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'acheve :
Vôtre Epouse vous fuit ; & Varus vous l'enleve.

HERODE.

Mariamne ! Varus ! où suis-je, justes Dieux !

E

Varus & ses soldats sont sortis de ces lieux,
 Il prépare à l'instant cette indigne retraite ;
 Il place auprès des Murs une escorte secrète,
 Mariamne l'attend pour sortir du Palais ;
 Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

H E R O D E.

Ah ! le charme est rompu , le jour enfin m'éclaire.
 Venez ; à son courroux , connoissez votre frere ;
 Suprenons l'infidèle ; & vous allez juger,
 S'il est encore Herode & s'il sçait se vanger,

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME , MAZAE L.

M A Z A E L.

JAMAIS, je l'avoüerai , plus heureuse apparence,
 N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence :
 Ma bouche auprès d'Herode avec dextérité,
 Confondoit l'artifice avec la vérité.
 Mais lorsque sans retour Mariamne est perduë,
 Quand la faveur d'Herode à vos vœux est renduë,

ET MARIAMNE. 51

Dans ces sombres chagrins, qui peut donc vous plonger ?

Madame, en se vengeant, le Roi va vous vanger.

Sa fureur est au comble, & moi-même je n'ose

Regarder sans effroi les malheurs que je cause.

Vous avez vû tantôt ce spectacle inhumain,

Ces esclaves tremblans égorgez de sa main,

Près de leurs corps sanglans la Reine évanouïe,

Le Roi le bras levé, prêt à trancher sa vie:

Ses fils baignez de pleurs, embrassant ses genoux,

Et présentant leur tête au devant de ses coups.

Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le Roi, je crains les charmes qu'il adore,

Ce bras prompt à punir, prompt à se désarmer,

Cette colère enfin facile à s'enflâmer,

Mais qui toujours douteuse, & toujours aveuglée,

En ces transports soudains s'est peut-être exhalée.

Mazaël, mon triomphe est encore incertain.

J'ai deux fois en un jour vû changer mon destin;

Deux fois j'ai vû l'amour succéder à la haine;

Et nous sommes perdus s'il voit encor la Reine.

1812

S C E N E I I.

HERODE , SALOME , MAZAE L.

Gardes.

M A Z A E L.

IL vient : de quels ennuis son front paroît chargé !

S A L O M E.

Eh bien, Seigneur, enfin, n'êtes-vous pas vangé ?

H E R O D E.

Ah ! ma sœur, à quel point ma flâme étoit trahie !
 Venez contre une ingrante animer ma furie ,
 De ma douleur mortelle ayez quelque pitié ,
 Mon cœur n'attend plus rien que de vôtre amitié.
 Helas ! plein d'une erreur trop fatale & trop chere !
 Je vous sacrifiois au seul soin de lui plaire ;
 Je vous comptois déjà parmi mes ennemis ;
 Je punissois sur vous sa haine & son mépris.
 Ah ! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée
 Qu'avant la fin du jour vous en serez vangée ;
 Je veux sur tout , je veux, dans ma juste fureur ,
 La punir du pouvoir qu'elle avoit sur mon cœur,
 Helas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
 J'aimai , je détestai , j'adorai l'infidelle ,
 Et toi Varus, & toi , faudra-t il que ma main

ET MARIAMNE. 53

Respecte ici ton crime & le sang d'un Romain ?
 Non , je te punirai dans un autre toi-même ,
 Tu verras cet objet, qui m'abhorre & qui t'aime,
 Cet objet à mon cœur jadis si précieux ,
 Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
 Que sur toi, s'il se peut tout son sang rejaillisse,
 Tu l'aimes , il suffit. Sa mort est ton supplice.
 Mais. . . croyez-vous qu'Auguste approuve ma ri-
 gueur ?

S A L O M E.

Il la conseilleroit, n'en doutez point Seigneur.
 Auguste a des autels où le Romain l'adore :
 Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
 Auguste à tous les Rois a pris soin d'enseigner
 Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut
 regner.

Imitez son exemple, assurez vôtre vie,
 Tout condamne la Reine, & tout vous justifie.

M A Z A E L.

Ménagez cependant des momens précieux :
 Et tandis que Varus est absent de ces lieux ,
 Que par lui, loin des murs, sa garde est disposée,
 Saisissez , achevez une vengeance aisée.

S A L O M E.

Mais sur tout aux Hebreux cachez vôtre douleur ;
 D'un spectacle odieux épargnez vous l'horreur.
 Loin de ces tristes lieux, témoins de vôtre outrage

Fuïez de tant d'objets la douloureuse image.
Venez , Seigneur, venez , au fond de mon Palais;
A vos esprits troublez daignez rendre la paix.

H E R O D E

Non, ma sœur, laissez-moi, la voir & la confondre,
Je veux l'entendre ici , la forcer à répondre,
Jouïr du desespoir de son cœur accablé,
Et qu'au moins elle meure, après avoir tremblé.

S A L O M E.

Quoi ! Seigneur , vous voulez vous montrer à sa
vûe?

H E R O D E.

Ah ! ne redoutez rien , sa perte est résoluë ;
Vainement l'infidelle espere en mon amour.
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ses yeux qui m'avoient trop scû
plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colére.
Gardes , que dans ces lieux , on la fasse venir ;
Je ne veux que la voir ; l'entendre , & la punir.
Ma sœur, pour un moment souffrez que je respire,
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

TU veux la voir , Herode, à quoi te résous-tu ?
 Conçois tu les desseins de ton cœur éperdu ?
 Quoi ! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste ?
 N'es-tu pas outragé ? Que t'importe le reste ?
 Quel fruit espere-tu de ce triste entretien ?
 Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien ?
 Hélas ! tu sçais assés combien elle t'abhorre ,
 Tu prétens te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
 Tu veux la voir : Ah lâche ! indigne de régner ;
 Va soupirer près d'elle & cours lui pardonner...
 Va voir cette beauté, si long-tems adorée....
 Non , elle périra ; non sa mort est jurée.
 Vous serés répandu ; sang de mes ennemis ,
 Sang des Asmonéens , dans ses veines transmis ,
 Sang qui me haïssés & que mon cœur déteste
 Mais la voici, grand Dieu ! quel spectacle funeste.

22758
 93129

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE.

Gardes.

ELISE.

Reprenés vos esprits, Madame, c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je! où vais-je! ô Dieu! je me meurs,.... je le
vois.

HERODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent.

MARIAMNE.

Elise, soutiens moi; mes forces s'affoiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quels tourmens!

HERODE.

Que lui dirai-je? ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnés-vous de paroître à vos yeux?

Voulés-vous de vos mains m'ôter ce foible reste

D'une vie à tous deux également funeste?

Vous le pouvés, frapés, le coup m'en fera doux;

Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oùi , je me vangerai , vous serés satisfaite ,
 Mais parlés ; défendés vôtre indigne retraite ,
 Pourquoi , lorsque mon cœur si long tems offensé ,
 Indulgent pour vous seule oubloit le passé ;
 Lorsque vous partageés mon Empire & ma gloire ,
 Pourquoi prépariés-vous cette fuite si noire ?
 Quel dessein quelle haine ? a pû vous posseder ?

MARIAMNE.

Ah, Seigneur ! est. ce à vous à me le demander ?
 Je ne veux point vous faire un reproche inutile ;
 Mais si loin de ces lieux, j'ai cherché quelque a-
 zile

Si Mariamne, enfin, pour la première fois,
 Du pouvoir d'un Epoux méconnoissant les droits,
 A voulu se soustraire à son obéissance ;
 Songés à tous ces Rois, dont je tiens la naissance,
 A mes périls présens, à mes malheurs passés,
 Et condamnés ma fuite après, si vous l'osés.

HERODE.

Quoi! lorsque avec un traître un fol amour vous
 lie;

Quand Varus.

MARIAMNE.

Arrétés ; il suffît de ma vie.
 D'un si cruel affront cessés de me couvrir.

Laiſſés-moi chez les morts deſcendre ſans rougir,
 N'oubliés pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
 L'Himen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
 Voilà mon cœur, frapés, mais en portant vos coups,
 Reſpectés Matiamne, & même ſon Epoux.

H E R O D E.

Perſide! il vous ſied bien de prononcer encore,
 Ce nom qui vous condamne, & qui me deſhonore;
 Vos coupables dédains vous accuſent aſſés;
 Et je croi tout de vous ſi vous me haïſſés.

M A R I A M N E.

Quand vous me condamnés, quand ma mort eſt
 certaine,
 Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma
 haine?
 Et quel droit déformais avés-vous ſur mon cœur,
 Vous, qui l'avés rempli d'amertume & d'horreur?
 Vous, qui depuis cinq ans inſultés à mes larmes,
 Qui marquéſ ſans pitié mes jours par mes allar-
 mes?
 Vous de tous mes parens deſtructeur odieux,
 Vous, teint du ſang d'un Pere expirant à mes yeux?
 Cruel, ah! ſi du moins vôtre fureur jalouſe
 N'eût jamais attenté qu'aux jours de vôtre Epouſe;
 Les Cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à
 vous
 Vous cheriroit encore, en mourant par vos coups:
 Mais qu'au moins mon trépas calme vôtre furie.

N'étendes point mes maux au-delà de ma vie :
 Prenés soin de mes fils, respectes vôtre sang ;
 Ne les punissés pas d'être nez dans mon flanc,
 Herode, ayés pour eux des entrailles de Perc ,
 Peut-être un jour, hélas! vous connoîtrés leur mere ;
 Vous plaindres, mais trop tard, ce cœur infortuné,
 Que seul dans l'Univers vous avés soupçonné ;
 Ce cœur qui n'a point sçû (trop superbe, peut-
 être,)
 Déguiser ses douleurs, & ménager un maître :
 Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu :
 Et qui vous eût aimé, si vous l'aviés voulu.

H E R O D E.

Qu'ay je entendu! quel charme & quel pouvoir
 suprême
 Commande à ma colére, & m'arrache à moi-mé-
 me ?

Mariamne.....

M A R I A M N E.

Cruel !

H E R O D E.

.....O foiblesse ! ô fureur !

M A R I A M N E.

De l'état où je suis voies du moins l'horreur,
 Ôtés-moi par pitié cette odieuse vie.

H E R O D E.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
 C'en est fait : je me rends ; bannissés vôtre ef-
 froy.

Puisque vous m'avez vû , vous triomphés de moi.
 Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense ,
 Ma tendresse pour vous , vous tient lieu d'in-
 nocence.

En est-ce assés, ô Ciel! en est-ce assés, Amour !
 C'est moi qui vous implore & qui tremble à mon
 tour.

Seres-vous aujourd'hui la seule inexorable ?

Quand j'ai tout pardonné, serai-je encore coupable?
 Mariamne , cessons de nous persecuter.

Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester ?
 Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
 Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.

Commençons sur nous-même à regner en ce jour;
 Rendés-moi vôtre main, rendés-moi vôtre amour.

M A R I A M N E.

Vous demandés ma main? juste Ciel que j'implo-
 re ,

Vous sçavés de quel sang la sienne fume encore.

H E R O D E.

Eh bien, j'ai fait périr & ton pere & mon Roi ,
 J'ai répandu son sang, pour regner avec toi ;
 Ta haine en est le prix , ta haine est légitime :
 Je n'en murmure point, je connois tout mon crime:
 Que dis-je ? son trépas , l'affront fait à tes fils ,
 Sont les moindres forfaits que mô cœur ait commis,
 Herode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
 Durant quelques momens je t'ai même haïe:

J'ai

J'ai fait plus , ma fureur a pû te soupçonner ;
 Et l'effort des vertus est de me pardonner.
 D'un trait si genereux ton cœur seul est capable,
 Plus Herode à tes yeux doit paroître coupable ,
 Plus ta grandeur éclate à respecter en moi,
 Ces nœuds infortunés , qui m'unissent à toi.
 Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma foiblesse,
 Garde toi d'abuser du trouble qui me presse.
 Cher & cruel objet d'amour & de fureur ,
 Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur ,
 Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare :
 Tu détourne les yeux,..... Mariamne.....

MARIAMNE.

Ah ! barbare,
 Un juste repentir produit-il vos transports ?
 Et pourrai-je en effet compter sur vos remords ?

HERODE.

Oui , tu peux tout sur moi, si j'amolis ta haine.
 Hélas ! ma cruauté , ma fureur inhumaine ,
 C'est toi qui dans mon cœur a sçu la rallumer ;
 Tu m'as rendu barbare, en cessant de m'aimer :
 Si mon crime est affreux, que le remords l'efface,
 Je te jure....

SELEN

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE.

Un Garde.

SEigneur, Varus est dans la Place,
 Dans le sang des Bourreaux il a fait renverser
 L'Echaffaut que Salome a déjà fait dresser.
 A nos Chefs étonnés, Varus commande en Maître :

Il marche vers ces lieux, il vient, il va paroître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je suis à vos
 pieds,

Vous avez pu perfide?...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur vous croiriez?...

HERODE.

Qu'on la garde, Soldats, qu'on l'ôte de ma vûë.

On emmene Mariamne.

Vous: rassemblez ma Garde en ces lieux ré-
 panduë.

Je ne connois plus Rome, & je vais de se pas....

S C E N E VI.

HERODE, SALOME.

Gardes.

S A L O M E.

A H! mon Frere, aux Hebreux ne vous presen-
sez pas.

Le Peuple soulevé demande vôtre vie.

Le nom de Mariamne excite leur furie.

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arra-
cher.

H E R O D E.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.

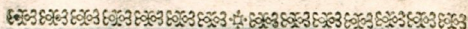
Mais quoi! laisser ici la coupable impunie?

Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie.

Je veux,.... j'ordonne.... hélas! dans mon funeste
sort,

Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la
mort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE,

MARIAMNE.

Eloignez-vous, Soldats ; daignez laisser du moins,

Vôtre Reine, un moment, respirer sans témoins.

Les Gardes se retirent au coin du Théâtre.

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée ?
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,

Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours,

D'un bonheur assuré, l'inalterable cours ;

Tout cela n'a dont fait que verser sur ma vie,

Le funeste poison, dont elle fut remplie.

Mes yeux n'ont jamais vû le jour qu'avec douleur.

L'instant où je naquis, commença mon malheur.

Mon berceau fut couvert du sang de ma Patrie.

J'ai vû du Peuple Saint, la gloire anéantie.

Sous ce Trône coupable, un éternel ennui,

ET MARIAMNE.

65

M'a creusé le tombeau , que l'on m'ouvre au-
jourd'hui.

Dans les profondes eaux j'ai vu périr mon
Frere ,

Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Pere :

Par ce cruel Epoux , condamnée à perir ,

Ma vertu me restoit. On ose la flétrir.

Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'In-
nocence ,

Je ne demande point ton aide ou ta vengean-
ce.

J'appris de mes Aïeux , que je sçais imiter ,

A voir la mort sans crainte , & sans la mé-
riter.

Je t'offre tout mon sang. Deffens au moins
ma gloire.

Commande à mes Tyrans d'épargner ma mé-
moire.

Que le mensonge impur n'ose plus m'outra-
ger.

Honorer la vertu , c'est assez la venger.

Mais quel tumulte affreux ! quel cris ! quelles
allarmes !

Ce Palais retentit du bruit confus des armes.

Hélas ! j'en suis la cause , & l'on périr pour
moi.

On enfonce la porte. Ah ? qu'est ce que je
voi ?

SCENE II.

MARIAMNE, VARUS,
ELIZE, ALBIN.

Soldats d'Herode.

Soldats de Varus.

VARUS.

Fuiez, vils Ennemis qui gardez v^otre Reine,
Hebreux, disparoiffez. Romains, qu'on les
enchaîne.

Les Gardes & Soldats d'Herode s'en vont.

Venez, Reine, venez; secondez nos efforts.
Suivez mes pas. Marchons dans la foule des
Morts.

A vos Persecuteurs vous n'etes plus livree;

Ils n'ont pu de ces lieux me deffendre l'en-
tree.

Dans son perfide sang Mazaël est plongé;
Et du moins à demi, mon bras vous a ven-
gé.

D'un instant précieux saisissez l'avantage.
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage.
Avançons.

M A R I A M N E.

Non, Seigneur ; il ne m'est plus permis
D'accepter vos bontez contre mes Ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les soupçons d'Herode ont offensé ma
gloire ;

Je les mériterois, si je pouvois souffrir ;
Cet appui-dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains vôtre secours, & non sa barbarie.
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime. Il le faut ex-
pier ,

Et j'attends le trépas pour me justifier.

V A R U S.

Que faites-vous , hélas ! malheureuse Princesse !
Un moment peut vous perdre. On combat. Le
temps presse.

Craignez encor Herode , armé du desespoir.

M A R I A M N E.

Je ne crains que la honte, & je sçai mon de-
voir.

V A R U S.

Quoi ! faudra-t'il toujourns que Varus vous ofe-
fense ?

Je vais donc, malgré-vous, servir vôtre ven-
geance.

Je cours à ce Tyran, qu'en vain vous respectez,

Je revôle au combat, & mon bras...

HERODE ET
MARIAMNE.

Arrêtez.
Je déteste un triomphe, à mes yeux si coupable.

Seigneur, le sang d'Herode est pour moi respectable.

C'est lui de qui les droits....

V A R U S.

L'ingrat les a perdus.

M A R I A M N E.

Par les nœuds les plus saints....

V A R U S.

Tous vos nœuds sont rompus.

M A R I A M N E.

Le devoir nous unit.

V A R U S.

Le crime vous sépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un Barbare.

Sauvez tant de vertus....

M A R I A M N E.

Vous les déshonorez.

V A R U S.

Il va trancher vos jours.

M A R I A M N E.

Les siens me sont sacrez.

V A R U S.

Il a souillé sa main du sang de votre Pere.

M A R I A M N E.

Je sçai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Erne prends point de lui l'exemple des forfaits.

V A R U S.

O courage ! ô constance ! ô cœur inébranla-
ble !

Dieux ! que tant de vertus rend Herode cou-
pable !

Plus vous me commandez de ne point vous
servir,

Et plus je vous promets de vous désobéir,

Vôtre honneur s'en offense, & le mien me
l'ordonne.

Il n'est rien qui m'arrête. Il n'est rien qui m'é-
tonne.

Et je cours réparer, en cherchant vôtre Époux,
Ce temps que j'ai perdu sans combattre pour
vous.

M A R I A M N E.

Seigneur...



M A R I A M N E

SCENE III.

MARIAMNE, ELIZE.

Gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échappe; il ne veut point m'entendre.

Ciel! ô Ciel! épargnez le sang qu'on va répandre;

Épargnez mes Sujets; épuisez tout sur moi.

Sauvez le Roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELIZE, NABAL.

Gardes.

MARIAMNE.

AH! Nabal, est-ce toi?

Qu'as-tu fait de mes Fils? & que devient ma Mere?

NABAL.

Le Roi n'a point sur eux étendu sa colere.

Unique, & triste objet de ses transports jaloux.

Dans ces extremitez ne craignez que pour vous.
 Le seul nom de Varus augmente sa furie.
 Si Varus est vaincu, c'est fait de vôtre vie.
 Déjà même, déjà le barbare Zarès
 A marché vers ces lieux, chargé d'ordres secrets,
 Osez paroître, osez vous secourir vous-même.
 Jetez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous
 aime.

Faites voir Mariamne à ce Peuple abbatu.
 Vos regards lui rendront son antique vertu.
 Apellons à grands cris nos Hebreux & nos Prê-
 tres,

Tout Juda défendra le pur sang de ses Maîtres.
 Madame, avec courage, il faut vaincre, ou
 perir.

Daignez....

MARIAMNE.

Le vrai courage est de sçavoir souffrir.

Non d'aller exciter une foule rebelle,
 A lever sur son Prince une main criminelle.
 Je rougirois de moi, si craignant mon malheur,
 Quelques vœux pour sa mort avoient surpris mon
 cœur,
 Si j'avois un moment souhaité ma vengeance,
 Et fondé sur sa perte un reste d'esperance.
 Nabal, en ce moment, le Ciel met dans mon sein
 Un desespoir plus noble, un plus digne dessein.
 Le Roi qui me soupçonne, enfin, va me connoître.

Au milieu du Combat on me verra paroître,
 De Varus & du Roi j'arrêterai les coups,
 Je remettrai ma tête aux mains de mon Epoux.
 Je fuïois ce matin, la vengeance cruelle
 Ses crimes m'exiloient ; son danger me rappelle.
 Ma gloire me l'ordonne ; & prompt à l'é-
 couter,
 Je vais sauver au Roi le jour qu'il veut m'ô-
 ter.

SCENE V.

ELIZE, NABAL.

NABAL.

O Dieu ! qui l'inspirez, ô Justice éternelle !
 Défendez l'innocence, & combattez pour
 elle.

Elize , sur ses pas , courons chercher le
 Roi.

ELIZE.

Ciel ! Herode revient ; je l'entends ; je le vois !

SCENE

S C E N E VI.
HERODE, IDAMAS.

Gardes.

HERODE.

Q Ue je n'entende plus le nom de l'infidelle.
C'est un crime envers moi d'oser me parler d'elle.

Eh bien, braves Soldats, n'ai je plus d'Ennemis ?

I D A M A S.

Les Romains sont défaits ; les Hebreux sont soumis :

Varus. percé de coups, vous cede la Victoire.

Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire,

Mais le sang de Varus, répandu par vos mains,

Peut attirer sur vous le courroux des Romains.

Songez y bien, Seigneur; & qu'une telle offense...

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.

Je perds l'indigne objet que je n'ai pû gagner,

Et de ce seul moment je commence à régner.

J'étois trop aveuglé; ma fatale tendresse,

Etoit ma seuletache, & ma seule foiblesse.

Laissons mourir l'ingrate; oublions ses attrait; :

Que son Nom dans ces lieux s'efface pour jamais;

G

Que dans mon cœur, sur-tout, sa mémoire périsse.
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice?

I D A M A S.

Oùi, Seigneur.

H E R O D E.

Quoi! si-tôt on a pû m'obéir?
Infortuné Monarque! elle va donc périr?
Tout est prêt, Idamas?

I D A M A S.

Vos Gardes l'ont saisie
Vôtre vengeance, hélas! sera trop bien servie.

H E R O D E.

Elle a voulu sa perte; elle a sçû m'y forcer,
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus
penser.
Hélas! j'aurois voulu vivre & mourir pour
elle!
A quoi m'as-tu réduit, Epouse criminelle?

SCENE DERNIERE.

H E R O D E, I D A M A S,

N A B A L.

H E R O D E.

Nabal, où courez-vous? Juste Ciel! vous
pleurez?

De crainre , en le voïant , mes sens song
penetrez.

N A B A L.

Seigneur....

H E R O D E.

Ah ! malheureux , que venez-vous me dire ;

N A B A L.

Ma voix en vous parlant , sur mes levres ex-
pire.

H E R O D E.

Mariamne....

N A B A L.

O douleur ! ô regrets superflus !

H E R O D E.

Quoi ! c'en est fait ?

N A B A L.

Seigneur , Mariamne n'est plus

H E R O D E.

Elle n'est plus ? grand Dieu ?

N A B A L.

Je dois à sa memoire ,

A sa vertu trahie , à vous , à vôtre gloire ,

De vous montrer le bien que vous avez perdu ,

Et le prix de ce sang par vos mains répandu.

Non , Seigneur , non , son cœur n'étoit point
infidelle.

Hélas ! lorsque Varus a combattu pour elle ,

Vôtre Epouse à mes yeux détestant son secours ,

Voloit pour vous deffendre au péril de ses jours.

H E R O D E.

Qu'entens-je ? ah malheureux ! ah désespoir extrême !

Nabal que m'as-tu dit ?

N A B A L.

C'est dans ce moment même,
Où son cœur se faisoit ce genereux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avoit pressé l'instant de son supplice.

H E R O D E.

O monstre, qu'à regret épargna ma justice !
Monstre, quels châtimens sont pour toi réservés !
Que ton sang, que le mien., Ah ! Nabal achevez.
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

N A B A L.

Comment pourrai-je hélas ! vous apprendre le reste ?

Vos Gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leur pas, sans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & sans montrer de crainte,
La douce Majesté sur son front étoit peinte.
La modeste innocence, & l'aimable pudeur,
Regnoient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur.

Son malheur ajoutoit à l'éclat de ses charmes.
Nos Prêtres, nos Hebreux dans les cris, dans les larmes,

Conjuroient vos Soldats, levoient les mains vers
eux,

Et demandoient la mort avec des cris affreux.

Hélas ! de tous côtez, dans ce désordre extrême

En pleurant Mariamne, on vous plaignoit vous
même.

L'on disoit hautement qu'un Arrêt si cruel

Accableroit vos jours d'un remords éternel.

H E R O D E.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup
terrible !

N A B A L.

Aux larmes des Hebreux Mariamne sensible,

Consoloit tout ce Peuple, en marchant au trépas.

Enfin vers l'échaffaut on a conduit ses pas.

C'est là qu'en soulevant ses mains appésanties,

Du poids affreux des fers indignement flétries,

„ Cruel, a-t'elle dit, ô malheureux Epoux!

„ Mariamne, en mourant, ne pleure que sur vous.

„ Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices.

„ Vivez, regnez heureux sous de meilleurs aus-
pices;

„ Voïez d'un œil plus doux mes Peuples & mes
Fils ;

„ Aimez-les : je mourrai trop contente à ce prix.

En achevant ces mots, vôtre Epouse innocente

Tend au fer des Bourreaux cette tête charmante,

Dont la Terre admiroit les modestes appas.

Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras ;
J'ai vû tomber...

H E R O D E.

Tu meurs, & je respire encore ?

Mânes sacrez, chere ombre, Epouse que j'adore,
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du mois dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi ! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides.
Ma chere Mariamne, arme-toi, punis moi,
Viens déchirer ce cœur, qui brûle encor pour toi.
/ Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

N A B A L.

De ses sens, il a perdu l'usage :

Il succombe à ses maux.

H E R O D E.

Quel funeste nuage !

S'est répandu soudain sur mes esprits troublez !
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont ac-
cablez.

D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui
me gêne ?

Je ne vois point ma Sœur, je ne vois point la
Reine.

Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de
moi !

Triste Jerusalem, tu suis devant ton Roi !

Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis je en horreur
au monde ?

Qui me délivrera de ma douleur profonde ?

Par qui ce long tourment sera-t'il adouci ?

Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amene ici.

N A B A L.

Mariamne, Seigneur ?

H E R O D E.

Oùi : je sens que sa vûë,

Va rendre un calme heureux à mon ame éper-
duë.

Toujours devant ses yeux que j'aime & que je
crains,

Mon cœur est moins troublé ; mes jours sont plus
ferains.

Déjà même à son nom mes douleurs s'affoiblif-
sent.

Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.

Qu'elle vienne.

N A B A L.

Seigneur....

H E R O D E.

Je veux la voir.

N A B A L.

Hélas !

Avez-vous pû, Seigneur, oublier son trépas !

H E R O D E.

Cruël ! que dites-vous ?

La douleur le transporte :

Il ne se connoit plus.

H E R O D E.

Quoi ! Mariamne est morte ?

Infidèles Hebreux, vous ne la vengez pas !

Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats.

Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,

Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre :

Cachez sous les débris de vos superbes Tours,

La place où Mariamne a vû trancher ses jours,

Temple que pour jamais tes voûtes se renversent.

Que d'Israël détruit, les Enfans se dispersent.

Que sans Temple & sans Rois, errans, persécutés,

Fugitifs en tous lieux, & par tout détestés,

Sur leurs fronts égarez, portant dans leur misère,

Des vengeances de Dieu, l'effrayant caractère ;

Ce Peuple aux Nations transmettez avec terreur,

Et l'horreur de mon nom, & la honte de leur

HERODE
NABAL

5

AB 22 $\frac{6}{i, 2}$

x 2577 MA

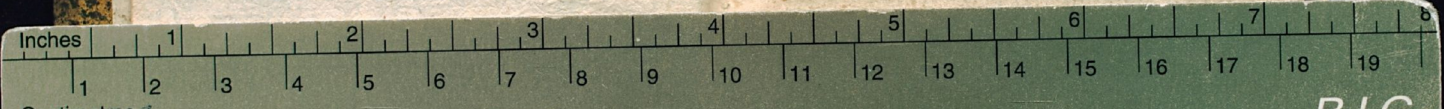
22 $\frac{6}{42}$





388

HERODE ET MARIAMNE,



Farbkarte #13

B.I.G.



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve DESBORDES.
M. DCC. XXV.

